



# Peña Santa, montagne sacrée des Picos de Europa

PAR LUIS AURELIO GONZÁLEZ PRIETO

Au sommet du Cornión, massif occidental des Picos de Europa, se dresse la Peña Santa ou Torre Santa, selon que l'on l'observe depuis la province des Asturies ou celle du León. Culminant à 2596 mètres, cette montagne superbe développe une envergure de plus de deux kilomètres, depuis la Collada de la Forcadona jusqu'aux Puertos de Cubas. Même si elle n'est pas la plus haute des Picos, elle en est un joyau.

Le fait que cette montagne soit bien reconnaissable d'une grande partie des Asturies et du León explique qu'elle fut vénérée comme montagne sacrée par ses premiers habitants.

Côté escalade, ses vastes et vertigineuses parois septentrionales et méridionales, ainsi que sa longue crête est-ouest ne rendent facile aucune ascension. La Peña Santa a toujours été un trophée convoité par tous les grimpeurs espagnols; et ils se sont battus pour ouvrir sans cesse de nouvelles voies sur ses parois.

## PEÑA SANTA

D'après l'écrivain et photographe de montagne Guillermo Mañana, la première référence écrite du toponyme « Santa » se trouverait dans la *Crónica Abeldense*, au IX<sup>e</sup> siècle. Ce récit raconte la bataille de Covadonga, épisode mythique où Dom Pelayo avait vaincu les Musulmans. La Petra Sacra serait le lieu où avaient été envoyés les





Face sud de la Peña Santa. Même vue que le dessin de Charles Jouas, p. 26-27,  
© Régine Therry

prisonniers chrétiens libérés. Néanmoins, d'autres historiens, comme Justiniano Rodríguez et Eutimio Martino, doutent que cette Petra Sacra soit exactement la Peña Santa des Picos de Europa. Le linguiste Xulio Concepción, dans sa conférence de 2015 publiée par le RIDEA « La toponimia sagrada de los Picos: del Monte Vindio a Covadonga por las sendas de las palabras que cuelgan de Peña Santa », précise que, pour les autochtones, le mot Sacra lui était attribué parce qu'au pied de cette montagne ils trouvaient protection contre les envahisseurs, romains, goths ou musulmans.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ingénieur des mines, inspecteur général pour les Asturies et la Galice, Guillermo Schulz, utilise les noms « Peñasanta et Urrieles » pour dénommer les pics qu'il contemple entre le Valdeón et Cabrales et qui s'élèvent, selon lui, de plus de 9 000 pieds d'altitude, à moins de six lieues de la mer. Il est monté le 22 septembre 1836 au Collado de Les Veleres, aux alentours du lac Enol (Covadonga), où il dessine un croquis des pics du massif du Cornión, dénommant le plus élevé « Peña Santa ». C'est bien ainsi qu'il baptise le sommet sur sa carte et description géologique des Asturies. Tous les explorateurs qui lui succèdent, Ormsby, Saint-Saud, Labrousse, etc, reprennent cet oronyme.



## LES INCURSIONS DE ROBERTO FRASSINELLI ET ALEJANDRO PIDAL Y MON

À la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'un des premiers explorateurs des Picos de Europa est Roberto Frassinelli, surnommé l'Allemand de Corao. Archéologue et antiquaire venu en Espagne pour spéculer sur les expropriations des biens de l'église, il s'installe dans un petit village, à 5 kilomètres de Cangas de Onís, où il mène une vie assez excentrique. Accompagné de Don Alejandro Pidal y Mon homme politique, il mène de nombreuses incursions dans les Picos de Europa, surtout dans



Le guide Vincent Seger au sommet de la Peña Santa, © Régine Therry

le massif du Cornión, en particulier pour chasser. Voilà comment Don Alejandro Pidal décrit le terrible engouement de Frassinelli pour les Picos: « Son véritable théâtre était les Picos de Europa, Peña Santa, Peña Mea<sup>1</sup>, la canal de Trea et les gigantesques Urrieles asturiens. Il écumait ces lieux pendant des mois entiers, avec pour tout bagage un sac de farine

1. La Peña Mea est un pic qui se trouve sur la commune de Pola de Laviana, dans le bassin minier du centre des Asturies, donc assez loin des Picos. Il peut s'agir d'une erreur d'Alejandro Pidal.



de maïs, une gamelle, sa carabine et des cartouches. Du vin, il n'en buvait point; il prenait l'eau dans le creux de sa main; il mangeait les isards abattus. Il dormait sur les derniers buissons de genévrier, en deçà des rochers et des névés; il se baignait au petit matin dans les lacs isolés et, au retour de ses pénibles ascensions, il se rafraîchissait en se roulant tout nu sur la neige. Par les nuits de pleine lune, il dessinait les fantastiques pics calcaires zébrés de névés et caressés par les brumes, ainsi que l'aigle perché et l'isard posté sur une arête ». Et Alejandro Pidal poursuit la description de ses virées en altitude avec l'Allemand: « J'ai chassé avec lui dans cette région sauvage. Et je l'ai accompagné dans la périlleuse escalade de Peña Santa (...) La nuit, nous nous sommes réfugiés dans une cabane misérable autour d'un feu, presque sans victuailles. Nous étions accompagnés par les célèbres cainejos, les "hommes isards" qui, de pères en fils, trouvent, dans les immenses Joos, la subsistance pour leur vie et la tombe d'une tragique mort »<sup>2</sup>. De façon semblable, écrit Pérez y Pimentel, à propos d'el alemán de Corao, « personne comme Frassinelli ne put pénétrer les mystères de la nature, de ces tours de pierre sublimes, de ces inextricables forêts et de ces redoutables grottes qui pénètrent dans les entrailles de la terre »<sup>3</sup>. Ainsi, Alejandro Pidal et Roberto Frassinelli sont-ils considérés comme les premiers grimpeurs sur la Peña Santa<sup>4</sup>. Mais aucune preuve formelle n'assure qu'ils ont vraiment atteint la pointe la plus haute du massif du Cornión.

## LES PYRÉNÉISTES FRANÇAIS ET LA PEÑA SANTA

En septembre 1891, Aymar Arlot de Saint-Saud, accompagné de son ami Paul Labrouche<sup>5</sup>, débutent leur deuxième voyage d'exploration des Picos de Europa. Ils ont ascensionné plusieurs sommets des massifs oriental et central. D'abord le Pico del Jierro, les deux sommets de la Silla del Caballo, le Tiro Llago puis, le 16 septembre, ils montent par la Vega de Llos, la Canal del Perro (« le couloir du chien »), el Sendero del Burro (« le sentier de l'âne ») jusqu'à la Torre Bermeja,

2. Alejandro Pidal y Mon, *Discursos y Artículos literarios*, Madrid, 1887, p. 354.

3. Pérez y Pimentel, *Asturias, Paraíso del Turista*, Gijón, 1924.

4. Voir José M<sup>a</sup> Lueje, *Picos del Cornión. Cumbres de la Reconquista*, Gijón, 1980, P. 41 et Francisco Ballesteros Villar, *Pastores y majadas del Cornión*, Everest, León, 2002, p. 23. et Juan Delgado, *Peña Santa, el nombre y los hombres de la peña*, Gijón, 1996, p. 173 et suiv.

5. Voir Luis Aurelio González Prieto, « Les explorations du comte de Saint-Saud aux Pics d'Europe », *Pyrenées* n° 251, juillet 2012.



Le guide François Bernat-Salles (1855-1934), collection Musée pyrénéen



dans le massif occidental ; de là, ils aperçoivent l'énorme paroi méridionale de la Peña Santa, objectif évident du comte courant (ainsi les amis du comte Saint-Saud le surnommaient-ils, en référence à ses énormes dépenses au cours de ses voyages). En conséquence, l'expédition française descend par les gorges du Sella, dont la route était encore en construction, pour arriver à Cangas de Onís et finir le voyage à Covadonga, où ils logent à l'hôtel.

Saint-Saud et Labrousche montent jusqu'aux installations minières exploitées par une entreprise anglaise près des lacs de Covadonga et s'informent auprès des mineurs et des bergers. D'après les gens du pays, l'ascension à la Peña Santa est assez facile, tout le monde semble l'avoir gravie. Ils embauchent Pedro Cos, un chasseur réputé être monté à la Peña Santa, et un jeune homme qui l'accompagne, Blas. Au campement, Pedro Cos avoue qu'il n'est jamais monté au sommet de la Peña Santa, au contraire de Blas. Les bergers les guident d'abord sur une cime voisine, la Torre de Santa María, dénommée Peña Santa de Enol par Saint-Saud. Ce dernier y manifeste sa déception : « Mais quand, levant les yeux sur un second groupe de crêtes, nous apercevons à l'est le terrible Manchon, qui nous nargue de son bonnet phrygien, notre colère est grande. La voilà, la Peña Santa, celle où d'en bas tout le monde est allé et où Blas déclare que personne n'ira jamais, celle où, sur son sommet, coule une fontaine éternelle, où nul ne peut boire ! »<sup>6</sup>.

Les expéditionnaires d'outre-Pyrénées n'ont pas atteint cette année-là le sommet de la Peña Santa, mais l'année suivante, en 1892, ils y retournent accompagnés d'un guide de Gavarnie, François Bernat-Salles<sup>7</sup>. Leur campagne d'ascensions est fructueuse : premières ascensions du Torrecerredo et de la Torre del Llambrión, les deux sommets les plus hauts des Picos de Europa. Le 2 août, après avoir séjourné dans les installations de la mine de Liordes et être montés au sommet voisin de la Peña Remoña, ils descendent au village de Posada de Valdeón pour y passer la nuit.

Le lendemain, 3 août, Paul Labrousche, François Bernat-Salles et le guide local Vicentón Marcos s'acheminent par le Canal del Perro et le sendero del Burro vers Vega Huerta, où ils campent. Ils entament le lendemain l'escalade de la Peña Santa de Castilla<sup>8</sup>. Voilà le récit de Paul Labrousche : « Nous partons, d'un train d'enfer, à 6 heures du matin.

6. Saint-Saud, *Les Picos de Europa, études orographiques*, Paris, 1894, p. 174

7. Voir Santiago González Pérez, « François Bernat-Salles, un francés sencillo », *Peña Santa. Revista del Grupo de Montaña Peña Santa*, n° 6, 2010.

8. Voir Juan Delgado, « Monografía de Peña Santa » I, *Torrecerredo*, 1972 et *Peña Santa, el nombre y los hombres de la peña*, Gijón, 1996 ; G. Codema, *La Peña Santa y su*



Il semble que la muraille de la Torre Santa est à quelques pas ; une marche au galop nous la fait atteindre assez vite. Quelle grimpée, mon Dieu ! Ce n'est rien, dit François, rien encore. On fait la courte échelle, on va, avec des précautions sans nombre, sur des corniches imperceptibles (...) Voici la crête, une crête sculptée, qu'un isard ne suivrait pas, une crête taillée en rasoir (...) ».

Au nord, la montagne que nous avons gravie l'an passé, étroite et raide, semble fermée aux hommes, du point où nous la voyons. (...)

Bientôt, après une courte montée, arrêt subit : le balcon est sans issue. Une dalle lisse de 10 mètres au moins, dominée d'un rocher droit, ferme la route. Les hommes se mettent pieds nus ; le reste de la charge est abandonné. Les jumelles seules trouvent la grâce. Le pain, le vin, les vivres, les vestes, les sandales sont entassés sur le balcon. François monte sur cette rude glissoire qu'il faut gravir de biais, s'accrochant à d'invisibles aspérités, par l'adhérence des pieds, des fesses, des mains et des épaules. (...) Grâce à Dieu, il est en haut ; on lui jette la corde ; il nous hisse sur la petite brèche atteinte. Et, dès lors, l'escalade continue, de saillie en saillie, de corniche en corniche [...] Hurrah ! Nous la tenons, la Peña Santa (2586 mètres). Nous posons le pied sur le Manchon, comme l'appellent les chasseurs ; nous campons sur l'endroit où l'homme ne vient jamais, à ce que l'on conte, sur la tour sacrée où il y a une fontaine qui coule toujours ... et qui n'existe pas. N'est-ce pas un sacrilège d'être là où nous sommes ? »<sup>9</sup>. D'après Juan Delgado, l'ascension aurait été réalisée par la voie de los Llastriales, par le versant sud, et ils seraient passés au versant nord par-dessus la Canal Estrecha<sup>10</sup>.

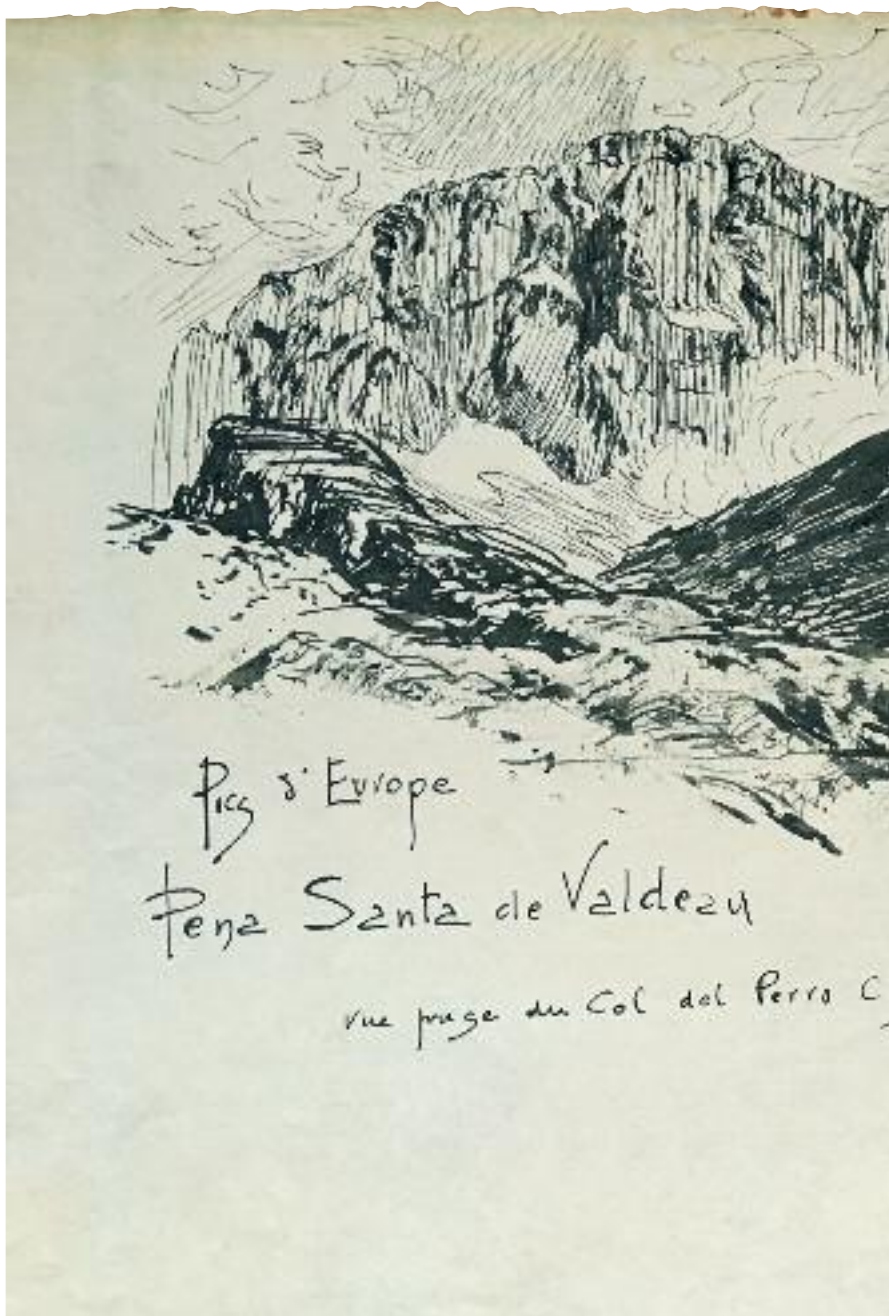
*contorno*, Codema, Gijón, 1981 ; Isidoro Rodríguez Cubillas, « 100 años de Torre Santa de Castilla », *Desnivel*, n° 76, 1992 et *Peña Santa. La perla de los Picos*, Desnivel, Madrid, 2004.

9. Saint-Saud, *Por los Picos de Europa*, *op. cit.*, p. 115 et 116

10. Juan Delgado, *Peña Santa, el nombre y los hombres de la peña*, *op. cit.*, p. 167. Il contredit la première interprétation de l'itinéraire d'ascension à la Peña Santa, celle de José Antonio Odriozola, in *Notes à l'œuvre de Saint-Saud, Por los Picos de Europa*, *op. cit.*, p. 257 et par Cayetano Enríquez de Salamanca, in *El Parque Nacional de la Montaña de Covadonga*, Madrid, 1984, p. 64. Selon ces auteurs, Labrousse et ses compagnons seraient montés par Los Llastriales jusqu'à la « Brecha Norte », et continuèrent vers le sommet par « La Canal Estrecha ». Il met en cause même ses propres théories publiées dans sa « Monografía sobre la Peña Santa », dans la revue *Torrecedo*. Isidoro Rodríguez Cubillas est du même avis, *op. cit.*, p. 65 : « La plupart des historiens des Picos de Europa assurent que l'ascension a été faite par la Canal Estrecha, moi j'ai de sérieux doutes après avoir analysé le récit à plusieurs reprises et connaissant parfaitement le terrain ». Du même auteur *La Peña Santa. La perla de los Picos de Europa*, *op. cit.*, page 82.







*Pics d'Europe, Pena Santa de Valdeon, vue prise du col de Perro Chanala, par Charles Jouas (1866-*





1942), dessin à la plume et lavis, 32»x»22 cm, collection Musée pyrénéen



## LES ESPAGNOLS À LA CONQUÊTE DE LA PEÑA SANTA

Suite à l'ascension de Labrouche, Bernat-Salles et Vicentón, l'ascension de Gregorio Pérez « el Cainejo », en solitaire et par le nord, est mémorable. Nous n'avons trouvé aucune information pour reconstituer l'escalade de Gregorio. Une hypothèse est qu'il a répété la même voie que Labrouche. En effet, quand Gregorio apprit l'ascension des Français, il l'a mise en doute. Après avoir parlé avec Vicentón, qui lui aurait sûrement raconté leurs péripéties dans les détails, il est probable qu'il ait suivi la même route. Quand il atteint le sommet de la Peña Santa et constate la présence du cairn des premiers, son témoignage confirme en fait l'exploit dans toute la vallée<sup>11</sup>.



Le guide Vicenton Marcos, © Saint-Saud

11. Saint-Saud, *Monographie des Picos de Europa*, Paris, 1937, p. 179.



Plus tard, la Peña Santa sera à nouveau atteinte par Don Pedro Pidal, marquis de Villaviciosa, guidé par Gregorio Pérez « el Cainejo<sup>12</sup> ». Le 3 août 1904, Pedro Pidal, dans son campement à Vega de Ario, propose au Cainejo de grimper à la Peña Santa. Pidal était en fait celui qui avait demandé à Gregorio Pérez de vérifier si vraiment la cordée française était arrivée au sommet de la Peña Santa<sup>13</sup>.

Voilà le récit du Cainejo qui raconte l'ascension à la Peña Santa de Enol et à la Peña Santa : « Nous sommes arrivés au creux de La Chapelle et, comme nous avons trouvé de l'eau, nous y avons déjeuné. Don Pedro prit sa carte et me demanda : « Quelle est la Peña Santa de Enol ? » Je la lui montrai, puisqu'elle est un peu plus basse que Torre Santa et, se trouvant devant, elle est plus visible. « Et qu'en penses-tu ? Aurait-on le temps de grimper à toutes les deux ? » Oui monsieur, le jour est long. Nous commençons à marcher, les isards fuyant devant, vers la Peña Santa de Enol. En moins d'une heure nous arrivons au sommet, où il y avait une tour de pierres faite par la main du comte de Saint-Saud et ses guides. D. Pedro prit ses jumelles et parcourait la cordillère jusqu'à la mer en passant par le col de Pajares, les montagnes de Llanes, et plus loin vers Santander. [...]. Nous sommes descendus en une demi-heure jusqu'à l'endroit où nous avons laissé la corde, puisque je savais qu'on n'en avait pas besoin pour monter à cette Torre. Je la pris et nous avons commencé à marcher vers la Torre Santa. Arrivés au pied, nous avons dû nous en servir ; une fois passé le mauvais pas, nous l'avons laissée parce qu'il me semblait que l'on n'en aurait pas besoin ; le terrain n'était certes pas facile, mais je voyais que D. Pedro se débrouillait plus ou moins comme moi. Parvenus au sommet, nous avons trouvé une autre tour faite par le même comte »<sup>14</sup>. À la descente,

12. Voir José Antonio Odriozola, « Gregorio Pérez "El Cainejo" », *op. cit.*

13. Juan Delgado, *op. cit.*, p. 178, cite Isidoro Rodríguez Cubillas, *100 años de Torre Santa de Castilla*, *op. cit.*, p. 65 : « Il s'est passé plusieurs années jusqu'au jour où, à une date peu précise, Gregorio Pérez, El Cainejo, en solitaire, est monté, peut-être par la *Canal Estrecha*, et a constaté que les Français et Vicentón étaient arrivés au sommet » ; du même auteur : *Peña Santa. La perla de los Picos de Europa*, *op. cit.*, p. 88.

14. « La Conquista del Naranjo de Bulnes, contada por el Cainejo », de Pedro Pidal et José F. Zabala, *op. cit.*, p. 70 : « Nous savons bien que la tour de pierres de la Torre Santa n'avait pas été construite par le comte de Saint-Saud, mais par Labrouche, Salles et Vicentón ». Juan Delgado, *op. cit.*, p. 178 et 179, soutient que l'ascension de Pidal et el Cainejo avait été faite par la voie de los Llabriales, versant sud, et par la Canal Estrecha, versant nord, le même itinéraire que celui des premiers grimpeurs. « Ils se sont servi de la corde au même endroit que les premiers », affirme Delgado. Par contre, pour Isidoro Rodríguez Cubillas, *op. cit.*, p. 65, « Ils descendront au Jou Santo duquel ils entament l'escalade par la Canal Estrecha et utilisent la corde au passage d'accès à ce couloir ».



ils mangent à la fontaine de las Balas, dans le Jou Santu et, à la nuit tombante, ils arrivent au campement de la Vega de Ario.

Les ascensionnistes suivants arrivent en 1916 : Ezequiel Díaz Caneja, de Sajambre<sup>15</sup>, bien que, auparavant, en 1908, les chasseurs Toribio Casares, de Cordiñanes, et Ángel Alonso, de los Llanos de Valdeón, se seraient – paraît-il – beaucoup approchés du sommet par une voie qui serait plus tard connue comme celle de los Llastrales<sup>16</sup>.

En été 1919, le membre du club madrilène Peñalara, Julián Delgado Úbeda<sup>17</sup>, avec un ami, et peut-être sans guide, atteignent le sommet de la Peña Santa et y passent la nuit<sup>18</sup> : premier bivouac à la Peña Santa.

En 1920, deux hommes du pays réussissent l'ascension à la Peña Santa : Bonifacio Sadia<sup>19</sup>, el Diablo de la Peña, monte avec des touristes par un itinéraire qui deviendra la voie normale : la Canal Estrecha. José Remis González, surnommé Caín, réussit son ascension par la voie connue comme la voie del Ojal, qui se trouve au bout de la dalle qui surgit du névé de la face nord<sup>20</sup>.

## FONDATION DU PARC NATIONAL ET CONSTRUCTION DU PREMIER REFUGE

Le 22 juillet 1918, lors de la célébration de l'anniversaire de la bataille de Covadonga, en présence du roi d'Espagne, un arbre est planté pour symboliser officiellement la création du Parc national de la montagne

15. Juan Delgado, *Monografía de Peña Santa*, op. cit., p. 72, signale que Ezequiel a dû passer par la Forcadona pour, ensuite, grimper par le versant nord et la *Canal Estrecha*. Dans un ouvrage postérieur, *Peña Santa, el nombre y los hombres de la peña*, op. cit., il infirme la montée par la *Canal Estrecha*, mais plutôt par la voie originale des premiers grimpeurs.

16. Juan Delgado, *Monografía de Peña Santa*, op. cit., p. 240 et *Peña Santa, ...*, op. cit., p. 179 et 180 et Isidoro Rodríguez Cubillas, *100 años de Torre Santa de Castilla*, op. cit., p. 66. Ce dernier, dans sa monographie *Peña Santa. La perla de los Picos*, op. cit., p. 94, prétend que Toribio Casares et Ángel Alonso auraient suivi la voie des premiers explorateurs, c'est-à-dire la *vía Original*.

17. Voir Julio Gavito Arroyo, « Julián Delgado Ubeda », *Torrecedredo*, avril 1956 ; Guillermo Mañana Vázquez, « Julián Delgado Úbeda (1895-1962) y el Parque Nacional de la Montaña de Covadonga », dans Julián Delgado Úbeda, *El Parque Nacional de la Montaña de Covadonga*, Alvízoras Libros, Oviedo, 1998.

18. Julián Delgado Úbeda, « Nocturno en Peña Santa », *Peñalara*, n° 81, 1920, article daté à Caín (León), août 1919.

19. Sur Bonifacio Sadia, voir *Francisco Ballesteros*, op. cit., p. 165 et suiv.

20. Juan Delgado, *Peña Santa ...*, op. cit., p. 180 et 182.



de Covadonga<sup>21</sup>, qui inclue la Peña Santa. La constitution du Parc national fut sans doute l'apogée de la politique de la protection naturelle des lieux d'une exceptionnelle beauté, menée par le sénateur Pedro Pidal<sup>22</sup>.

En août 1922, la Real Sociedad Alpinista Peñalara<sup>23</sup> missionne Tinoco, Bellido, Medrano et l'architecte Delgado Úbeda pour reconnaître les contreforts septentrionaux de la Peña Santa, pour repérer un lieu adéquat pour bâtir un refuge. Ayant exploré la région, ils concluent



Le vieux refuge ogival de Vegaredonda, © L.A.G.P.

21. Le journal *La Gaceta* du 18 août publie le « Real Decreto » instituant les parcs nationaux de la montagne de Covadonga ou Peña Santa, dans les Picos de Europa asturien-léonnais, et de la vallée d'Ordesa ou Río Ara, dans les Pyrénées du Haut-Aragón.
22. Très enthousiaste, don Pedro Pidal concluait sa présentation: « Pour rendre les esprits grands et les corps forts, l'énergie, la santé et le patriotisme, rien de meilleur que de contempler les grands paysages de la Patrie, d'essayer de les atteindre et de les franchir. (...) Ceux qui feront cet exploit se trouveront sûrement parmi les meilleurs défenseurs de la Patrie. », revue *Peñalara*, n° 44, 1917.
23. Voir Carlos Muñoz-Repiso Izaguirre, « Peñalara, cent ans de montagne », *Pyrénées* n° 258, 2014, p. 17.



que le meilleur emplacement serait Vegarredonda: de l'eau en abondance; accès facile depuis Covadonga; distance convenable du sommet de la Peña Santa<sup>24</sup>.

La construction du nouveau refuge commence en été 1924, impulsée par la toute nouvelle Federación Española de Alpinismo<sup>25</sup>, qui avait adopté le projet du club Peñalara. On reprend l'architecte Delgado Úbeda pour mener les travaux du refuge à Vegarredonda. Son grand problème est de trouver la main-d'œuvre nécessaire pour le transport du matériel et les travaux de bâtiment. Car la rumeur, dans la région, répandait l'idée qu'il s'agissait d'une construction pour le seul compte des aristocrates, qui pourraient, donc, payer la main-d'œuvre très bien<sup>26</sup>. Les travaux de ce nouveau refuge en ogive<sup>27</sup> s'achevèrent au début d'octobre 1924<sup>28</sup>.

## ANNÉES 1930: LA PEÑA SANTA, UN SOMMET CONVOITÉ

En été 1930, le cartographe José María Boada, accompagné du guide Bonifacio Sadia, originaire de Caín, escalade la face ouest de la Peña

24. J. Delgado Úbeda, « Una excursión por Picos de Europa », *Peñalara*, n° 105, 1922.

25. La Federación Española de Alpinismo a été fondée en 1922, dans le siège de la Real Sociedad Alpinística Peñalara. Les groupes composant la Fédération sont: le Club Alpino Español (fondateur: Manuel González de Amezúa), la Sección de Montaña de la Agrupación Deportiva Ferroviaria et le club Peñalara. Son premier président fut Benigno de la Vega Inclán, marquis de la Vega Inclán. Voir Félix Méndez Torres, « La primera Federación Española de Alpinismo », *Peñalara*, n° 394, 1972.

26. Julián Delgado Úbeda, « En los Picos de Europa, la construcción del refuge de Vegarredonda dans le massif de Peña Santa », *Peñalara*, n° 132, 1924.

27. Le refuge de Vegarredonda hérite de l'architecture en ogive conçue par Léonce Lourde-Rocheblave, dans les refuges en pierre construits dans les Pyrénées françaises. Font partie de cette typologie les refuges de Tucarroya (1889), Arrémoulit (1891), Packe (1896) et Baysse (1899). Le premier refuge espagnol construit suivant ce modèle sera celui de Ull de Ter en 1909, pour le Centro Excursionista de Cataluña, le suivant sera celui de Vegarredonda, plus tard viendront ceux du cirque de Piedrafita (1927), Vega Huerta, etc.

28. Julián Delgado Úbeda, dans « Montañas astúricas », *Torrecedredo*, n° 20, 1949, disait: « Le refuge de Vegarredonda, ma première œuvre en montagne, est cher à mes yeux par sa modestie et sa petitesse. Je l'ai fait avec amour et il me le rend à chaque fois que l'on se revoit ». Voir Julián Delgado Pérez, « La red de refugios de Peñalara », *Peñalara*, 75 años, 1913-1988, *op. cit.*



Santa, en descendant par la face nord<sup>29</sup>. D'après Juan Delgado et Isidoro Rodríguez, la descente se fit avec une grande précipitation à cause de l'orage par la voie el Ojal<sup>30</sup>, ouverte dix ans auparavant par José Remis, un berger de Vegarredonda.

Cette même année, le 16 août, l'inépuisable alpiniste basque, Ángel Sopena, fait équipe avec Alfonso Martínez, le fils de Víctor Martínez, guide émérite du Naranjo. Ils partent de Camarmeña, et entament l'escalade de la Peña Santa par son versant nord, par un nouvel itinéraire, celui de la Canal Ancha, appelé « voie du passage clé »<sup>31</sup>.

L'année suivante, le 31 juillet, encore Sopena, répète la voie de los Llastrales<sup>32</sup>, avec le guide Benito Alonso. Cette voie est répétée ce même été par le club Peñalba, de León, dont les membres, Medarde, García Ferrero, Alfageme et Diego Mella sont guidés par Florentino Alonso, de Soto de Valdeón.

Quelques jours plus tard, le 11 août, le Grupo de Alta Montaña du club Peñalara est au pied de la Pena Santa. Teógenes Díaz<sup>33</sup> et Ángel Tresaco<sup>34</sup> ouvrent un nouvel itinéraire, la Canal Escalonada<sup>35</sup>, à droite de la Canal Estrecha, à cause de la neige qui l'obstruait.

Un membre de Peñalara, Roberto Cuñat, réussit, le 10 septembre, l'escalade en solitaire de la voie de la Canal Ancha ou du Paso llave. Il descend par la même voie, suivant ses propres traces marquées à la craie lors de son ascension. Il rencontre de sérieuses difficultés à sa descente du passage clé: « Cela me semblait si risqué de m'engager dans cette fameuse dalle, que je décidais de descendre un peu plus bas

29. « Peña Santa y sus escaladores », *Peñalara*, n° 214. Isidoro Rodríguez Cubillas, *100 años de ...*, *op. cit.*, p. 67, signale qu'ils sont montés et descendus par la même voie du Ojal. Miguel Ángel Agradós et Jerónimo López, *Los Picos de Europa (Guía de los tres macizos)*, Oviedo, 1980, p. 128, affirment qu'ils sont montés par la Canal Estrecha et descendus par le Ojal.

30. Voir Juan Delgado, *Peña Santa, el hombre...*, *op. cit.*, p. 184; Isidoro Rodríguez Cubillas, *100 años...*, *op. cit.*, p. 66 et dans *Peña Santa...*, *op. cit.*

31. Ángel Sopena y Ortueta, « Macizo occidental de la Peña de Europa. Peña Santa de Castilla », *Peñalara*, n° 212, 1931.

32. Isidoro Rodríguez Cubillas, *100 años...*, *op. cit.*, p. 67.

33. Cesar Pérez de Tudela, « Teógenes, pasado y presente del alpinismo español », *Peñalara*, n° 383, 1969, et Carlos Muñoz Repiso, « Teógenes Díaz Gabin », *Peñalara*, n° 451, 1989.

34. Voir sur Teógenes Díaz, Juan José Zorrilla, *op. cit.*, p. 16; de Ángel Tresaco, « Ángel Tresaco: Ayer y hoy (1930-1997) », en [www.desnivel.es](http://www.desnivel.es). Et Félix Méndez Torres, « Ángel Tresaco Ayena », *Peñalara*, n° 507, 2004.

35. Isidoro Rodríguez, *Peña Santa. La perla de los Picos*, *op. cit.*, p. 102.





par une petite canalette qui tombe verticalement sur le trou. Je ne sais comment, en liant les deux ceintures que je portais, je réussis à me suspendre trois ou quatre mètres au-dessus du trou et, sautant de haut, je tombais bien. Puis, à l'aide d'un bâton que j'avais laissé dans le trou, je réussis à récupérer mes ceintures qui pendaient d'un saillant »<sup>36</sup>.

Pendant les étés 1931 et 1932, la Secretaría de Parques Nacionales construit un refuge en ogive à Vega Huerta, au pied des parois sud de la Peña Santa, pour les gardes du Parc national. Ce refuge a été habituellement utilisé par les alpinistes jusqu'aux années 1980, puis il tomba en ruines<sup>37</sup>. Heureusement, le Parc national des Picos de Europa a reconstruit à nouveau ce refuge si utile.

Le 17 juillet 1933, provenant du club Peñalara, Pepín González Folliot et Miguel López installent au sommet de la Peña Santa de Castilla une boîte aux lettres et le premier registre du sommet<sup>38</sup>.

Le 18 août suivant, le grimpeur asturien Emilio Ribera Pou, membre de la toute récente Sociedad Excursionista Asturiana Peña Castil, fait la première ascension de la Torre del Torco. Il est accompagné de Miguel Pérez, neveu du célèbre guide Gregorio Pérez el Cainejo<sup>39</sup>. Ce même jour, ils enchaînent avec l'escalade de la Peña Santa de Castilla. Huit jours plus tard, le 26 août, ce sera le tour d'un autre membre de la Sociedad Peña Castil, Emilio Martínez, El Boti<sup>40</sup>. En septembre, encore un alpiniste asturien de renom, Julio Gavito, et le guide Miguel Pérez, partent de Caín et parviennent au sommet en 5 heures à peine. Cette même année Enrique Herreros et Roberto Cuñat font la première tentative sur la grande paroi sud. Ils tentent l'ascension par un couloir où ils trouvent un oiseau noir mort. La voie s'appellera désormais Canal del Pájaro Negro<sup>41</sup>.

36. Roberto Cuñat, « Ascensión desde la “Boca de Peña Santa” », *Peñalara*, n° 215, 1931.

37. Isidoro Rodríguez, *Peña Santa... op. cit.*, p. 101. José Ramón Lueje, *Los Picos del Cornión*, *op. cit.*, p. 67, assure que le refuge de Vega Huerta a été construit en 1936. De même, José Forasté Oliver, « Evolución de los refugios y edificaciones de montaña en España », en *Nuestras Montañas (Homenaje a José Antonio Odriozola)*, Estudio, Santander, 1998, p. 201.

38. G. Codema, *Peña Santa y su contorno*, *op. cit.*, p. 183.

39. Miguel Ángel Adrados et Jerónimo López, *Los Picos de Europa, (Guía de los tres macizos)*, *op. cit.* La Torre del Torco avait été nommée dans la carte de Saint-Saud comme Torre de Corroble. Le premier à la nommer del Torco est Delgado Úbeda, « De Sajambre a Peña Santa », *op. cit.*, p. 48. Dénomination ratifiée par Diego Mella, « Segunda excursión colectiva del Peñalba a los Picos de Europa », *op. cit.*, p. 96.

40. Isidoro Rodríguez Cubillas, *100 años de la Torre Santa*, *op. cit.*

41. Isidoro Rodríguez Cubillas, *Peña Santa. La perla de los Picos*, Desnivel, Madrid, 2003, p. 107.



Été 1934 : un homme monte en solitaire au sommet de la Peña Santa sous la brume, Vicente Pérez, de Caín. Le 10 août, deux membres du Peñalara, Ángel Tresaco et Enrique Herreros, gravissent la Peña Santa par le nord, par la Canal Estrecha. Avant de rentrer à Madrid, ils s'attaquent à l'obsession de la plupart des membres du GAM Peñalara : la grande paroi sud de la Peña Santa.

*À suivre*



David González Palomares au sommet de la Peña Santa, ©L.A.G.P.

